



ÉMILE BRAMI

## DÉPOUILLÉE DE SA VIE

Peut-on écrire une fiction sur ce que l'Histoire contemporaine nous a réservé de plus terrible, la Shoah? Le roman d'Émile Brami, il n'est pas le premier, répond Oui avec conviction. D'autant qu'il joue délibérément la carte du romanesque avec cette poupée bricolée par son père, elle va la garder durant tout son séjour au camp, elle en reviendra avec et ne la donnera que lorsqu'elle aura choisi de mourir. Ce que nul ne peut croire. La construction même le défend, avec son alternance de chapitres centrés sur Maria et sur l'auteur, avant que le scénario les réunisse pour un tragique dénouement.

Une alternance qui ne va pas de soi du côté de l'auteur qui évoque son enfance dans la communauté juive de Tunisie. Et l'on se demande s'il poussera le parallèle avec son héroïne, adolescente juive du ghetto polonais. Il en sera le plus proche en racontant la maison retranchée en butte au déferlement de haine des Arabes après la défaite du Sinaï en 56. Avec réserve, puisqu'il n'y aura pas agression physique. Le récit de cette enfance est d'intérêt inégal, parfois insignifiant, comme une contrainte d'écriture dont l'auteur ne sait trop quoi faire. Mais le récit de la maladie, une primo-infection qui l'emportera loin dans la solitude et l'amnésie, et puis sa rencontre et son moment d'amour d'une tendresse folle avec une Maria qui pourrait être sa jeune mère sont superbement inventifs narrativement.

Maria est orpheline. Son père est riche, ils vivent sans souci, entourés de serviteurs polonais. Le nazisme s'installe, ils s'échappent du ghetto mais ils seront arrêtés et déportés. Scène poignante quand son père la renie pour lui permettre d'échapper à son sort, la chambre à gaz.

Maria est jolie, une de ces beautés adolescentes (elle a treize ans) à la peau laiteuse. Sa beauté la fait échapper

à la mort, sans que l'on sache si le substitut vaut mieux. Elle sera putain. Du bétail. Elle comprend qu'elle ne peut survivre qu'en devenant autre: Maria-de-Kielce devient Maria-du-Camp. Elle s'évade de sa vie, elle en vit une autre, qui n'est faite que des sensations premières, manger, baiser. À la différence de Georgette, son amie française (une professionnelle, elle, du sexe), elle ne ressent qu'une totale dépossession. Elle feint son plaisir – sinon c'est la mort – et joue de son image de femme-enfant qu'elle est seule à incarner. L'écriture précise, fouillée, des situations rend monstrueux ces tableaux du bordel du camp. Tel celui où les filles, attifées d'habits magnifiques, sont accouplées avec une bande hétéroclite sortie d'un asile psychiatrique. Elles assistent à un match de boxe entre un déporté, un Juif tunisien qui fut champion du monde, et un mastodonte sélectionné par les nazis; le premier va gagner puis être livré aux amis de son adversaire qui le mettent en pièces. Il s'agit de Young Perez qui en réalité mourra en janvier 45 lors des Marches de la mort. Métaphore du travail du romancier.

Le personnage de Maria est cerné avec cohérence et tout est crédible des réactions, des attitudes, des gestes qui lui sont prêtés. Y compris la haine que, survivante du camp prise dans la foule polonaise, elle hurle aux Juifs. *« Elle vit les fenêtres littéralement exploser, des corps être jetés des étages. Elle vit un enfant dont on fracassait le crâne sur la rambarde d'un balcon. Elle vit des hommes et des femmes qui essayaient de fuir se faire réduire en charpie par la foule déchaînée, d'autres être entraînés au bord de la Silnica et noyés. [...] Elle ne sait plus rien de ce qui se passa ensuite, elle a tout oublié. Le lendemain, elle fut retrouvée hagarde à quelques kilomètres de Kielce. »*

Jusqu'au geste final par lequel elle affirme qu'elle seule saurait décider de sa vie.

Rémi Lehallier 

*Histoire de la poupée*, Émile Brami, Écriture, 2000

